

PIERRE.

Il y a quelques années que, en me rendant à Paris, fatigué, malade, je fus obligé de m'arrêter quelques jours dans une petite ville dont il est inutile que je dise le nom. Après m'être un peu rétabli, je songeais à continuer ma route, lorsqu'un matin il me parut qu'un homme me suivait curieusement dans ma promenade habituelle. Au bout de quelques instants, je m'arrêtai pour laisser passer mon indiscret compagnon. Il avança de quelques pas, et tout-à-coup se tint immobile assez près de moi. Ses traits ne m'étaient pas inconnus ; mais lorsqu'on a vécu de longues années, la mémoire est lente et paresseuse ; aussi ne fut-ce qu'après quelques minutes que je m'écriai involontairement : Pierre ? A ce nom, dit avec émotion, celui qui le portait se précipita sur mon sein avec des sanglots étouffés, et s'évanouit. Toutes les ressources d'un art que je ne pratique plus depuis longtemps que pour quelques amis furent inutiles ; et il me fallut aller chercher des bras plus fort que les miens pour le transporter sur un lit. Quelques heures après, il me conta sa vie, assez triste pour faire couler mes larmes, les larmes d'un vieillard qui a, pendant quarante années, assisté, comme médecin, toutes les misères du corps et de l'âme, et pris sa part de plus d'un triste drame de famille.

—Voici ce que Pierre me raconta :

I

Il y a eu quinze ans, le 25e jour du mois de juin 1839, que Pierre et son ami Jacques quittaient l'un de ces beaux villages de la Suisse, que la main d'un peintre se semble avoir suspendus dans les montagnes, un jour qu'il désespérait de rendre la magnificence de cette merveilleuse nature. Les deux amis s'éloignaient sans regrets. Pierre n'avait plus un parent et pas un ami au monde. Quant à Jacques, un capitaine de vaisseau l'avait acheté aux Antilles, et revendu à un anglais, qui l'avait enfin donné à la vieille mère de Pierre un jour que passant vers sa berline au bord d'un précipice, elle l'avait sauvé d'une mort certaine avec le courage que les femmes suisses possèdent à un si haut degré. La bonne femme était morte. Aussi Pierre et Jacques prenaient-ils ensemble le chemin de Paris, espérant comme bien d'autres, y trouver la fortune et le bonheur. Tous deux, depuis longtemps étaient habitués à partager en frères leur couche et leur pain ; c'était Jacques qui gagnait en grimpaçant hardiment au sixième étage pour aller chercher le sou de la grisette derrière ses pots de fleurs et celui de l'étudiant jusqu'au-dessus du toit, à l'étroite fenêtre de la mansarde. Cela dura trois ans, au bout desquels commença une nouvelle existence pleine de grandes joies et de fortes douleurs car plus on monte sur l'arbre de science, plus on trouve les feuilles du bien et du mal large et et voisines les unes des autres.

Un matin que Jacques, malade, était resté au logis, Pierre était tristement assis sur une borne, et attendait quelque commission lorsque les sons du cor sortirent d'une maison voisine. Était-ce un compatriote qui jouait ce *ranz har monieux* ? Aux premiers sons, Pierre se leva, et resta immobile ; le cou tendu, la bouche béante. Quelques passants s'arrêtèrent d'abord pour écouter aussi, puis continuèrent leur route. Seul un homme un peu pâle, avec de longs cheveux noirs, resta près de lui ; et, lorsque les sons eurent cessé, lorsque Pierre, plein d'émotion, ne songeait pas à essuyer deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues une main s'appuyait amicalement sur son épaule, et une voix lui disait :

Qui es-tu et que fais-tu ?

Je suis Suisse et commissionnaire.

Tu es pauvre !—Oui.

Seul dans Paris ? sans ami ?—J'ai un ami.

Ah ! tu as un ami... Qui est-il ? que fait-il.

Mon ami, c'est Jacques, répondit naïvement Pierre c'est Jacques, le plus beau ange que vous ayez ja mais vu.